HAL
open science

# Oasis, nœuds de réseaux

Vincent Battesti

## To cite this version:

Vincent Battesti. Oasis, nœuds de réseaux. Caratini, Sophie; Grémont, Charles; Lesourd, Céline; Schinz, Olivier. Sahara, mondes connectés, Gallimard / Musée des arts africains, océaniens, amérindiens, 2019, 978-2-7424-5914-8. hal-02187367v1

**HAL Id: hal-02187367**

**https://hal.science/hal-02187367v1**

Submitted on 17 Jul 2019 (v1), last revised 19 Jul 2019 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# OASIS, NŒUDS DE RESEAUX

VINCENT BATTESTI

Publié comme : Battesti, Vincent, 2019 – « Oasis, nœuds de réseaux » *in* Sophie Caratini, Charles Grémont, Céline Lesourd & Olivier Schinz (dirs), *Sahara, mondes connectés*, Paris, Marseille, Gallimard / Musée des arts africains, océaniens, amérindiens. En ligne : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02187367

*Un masque en plastique de bélier innocemment porté par un enfant dans ce qui fut l'antique oasis d'Amon qui connectait la Cyrénaïque grecque et la vallée du Nil (le bélier était une représentation du dieu Amon), pendant la fête annuelle de l'ʿaīd al-Siyāḥa à Dakrūr. Oasis de Siwa (Égypte, désert Libyque), le 25 oct. 2015 (16h30), Vincent Battesti.*

Zerzura ! L'image de cette oasis perdue devait être assez entêtante pour lancer de nombreux explorateurs, à travers un Sahara non sans danger, en quête de ce graal saharien. Zerzura ? L'oasis est décrite dans le *Livre des trésors* (*Kitāb al-kanūz*), un manuscrit arabe anonyme du XIIIe ou XVe siècle, comme une cité aussi blanche qu'une colombe, dont le couple royal, endormi près de son trésor, est gardé par des géants noirs. Où ? quelque part, à l'ouest du Nil, dans le désert Libyque, là où les légendes aussi s'égarent. Dans les années 1920-1930, nombreux ont été ces explorateurs européens (anglais, hongrois, autrichiens, allemands, italiens) et égyptiens, sponsorisés par des sociétés savantes, à partir à sa recherche, à pied, à dromadaire ou en de fragiles automobiles ou même aéroplanes. Un noyau dur principalement britannique, partageant cette fièvre, crée dans un bar grec de Wadi Halfa le « Zerzura Club » en novembre 1930. Il se dissout quand éclate la seconde guerre mondiale et les explorateurs sont rappelés par leurs armées

devenues ennemies. Zerzura était peut-être un prétexte et les motivations militaires : cartographier la *terra incognita* du désert libyque. Pas seulement : à lire leurs débats, il est évident que la quête de ces pugnaces explorateurs n'était pas feinte. Aucun ne découvrit l'oasis de Zerzura, et jamais personne après eux.

En vérité, chercher une oasis perdue dans le désert, demeurée inconnue de tous, y accéder à l'ombre de palmiers dattiers et de vignes et y découvrir des sources d'eau fraîche… était bien une quête perdue d'avance. Même si « ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part » (Saint-Exupéry, 1943), on ne saurait trouver au Sahara d'oasis hors des routes, cachée entre deux dunes, dissimulée dans un coin oublié de tous. Il n'existe pas d'oasis autarcique, qui puisse vivre sans liens avec d'autres territoires, car ce n'est pas la *raison d'être* d'une oasis. Sa *raison d'être*, au contraire, est d'être un nœud de réseau au sein d'un Sahara connecté.

Drôle de formule, « raison d'être », pour cette chose qu'est l'oasis. C'est que cette chose n'est pas naturelle ou, pour être plus précis, elle est artificielle et d'origine anthropique. Il faut se garder des insidieuses réminiscences de *Tintin au pays de l'or noir* : une oasis n'est pas trois palmiers et une flaque d'eau. Une oasis est l'association d'une agglomération humaine et d'une zone cultivée – souvent une palmeraie – en milieu désertique. La palmeraie d'une oasis est un espace agricole en polycuture irriguée entièrement créé de la main de l'homme. Très intégrée, la palmeraie typique est structurée verticalement en trois strates : des palmiers dattiers dominent des arbres fruitiers (oranger, bananier, grenadier, pommier, etc.) qui eux-mêmes ombragent des plantes basses maraîchères, fourragères ou des céréales. Elle est un puzzle de jardins privés contigus. L'oasis est autant intégrée à son environnement désertique (connectée aux circuits de transhumance des pasteurs nomades, branchée sur les routes sahariennes) qu'elle s'en émancipe écologiquement en formant comme une bulle artificielle dans le désert, mais qui ne doit son existence qu'à l'apport fidèle et indispensable du travail humain.

Avec un peu de recul, on peut avancer que tout ce qui a fait l'humanité et son histoire est issu par parcimonie de l'isolement et beaucoup du mouvement et de l'échange. Les oasis comme nœuds d'échange sont un modèle remarquable de cette assertion, un laboratoire *in situ*. Ce peut être paradoxal, car comment penser la condition insulaire des oasis comme le modèle de l'échange et du mouvement ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce modèle oasien, complexe et pourtant à grands traits similaire à des échelles continentales : est-ce le seul résultat de la contrainte environnementale ? Non, elle est forte et réelle, mais d'autres déserts, le Kalahari par exemple, sont depuis longtemps peuplés et recèlent de l'eau, sans que cela suffise à y voir fleurir des oasis. La présence d'eau en surface ou en sous-sol est nécessaire, mais non suffisante. Des choix et certains savoirs et pratiques sont indispensables à la création de tel agroécosystèmes. Plutôt que de postuler comme l'ont fait certains géographes que les îles ou les oasis sont dans le creux des mailles, des isolats enfin connectés par la modernité, on peut penser qu'elles sont, bien au contraire, les nœuds d'un réseau qu'elles contribuent à produire et reproduire. On ne tranchera pas ici entre l'œuf et la poule : les oasis doivent-elles leur existence à leur statut de relais sur les routes en réseau qui traversent depuis des millénaires le Sahara ou bien sont-ce les routes de ce réseau qui doivent leur existence aux oasis ? Chaque cas oasien a son histoire propre. Cependant, invention *ex nihilo*, on peut légitimement envisager qu'elles ont été créées dans un but : cultiver. Mais pour qui et pourquoi ?



Vincent Battesti — CNRS — http://vbat.org

Depuis des millénaires, des flux humains traversent le Sahara ; certaines routes commerciales datent de l'époque romaine, voire de la préhistoire. Ces routes ont également été parcourues entre les rives du Sahara par les voyageurs et les pèlerins à partir du VII^e siècle (le *ḥajj* à la Mecque est le cinquième pilier de l'islam) : sur des voies nord-sud du Maghreb aux empires subsahariens et est-ouest du Maroc à l'Égypte. Les liaisons transsahariennes n'étaient pas menées d'une traite, les oasis n'étaient pas seulement des relais « passifs », mais des centres jouant le rôle d'intermédiaires successifs, points de départ et d'arrivée, organisateurs et/ou régulateurs des flux d'esclaves, d'ivoire, de pierres précieuses et de minerai (l'or en particulier), et d'exportation de produits locaux (du sel, des dattes et des produits naturels manufacturés). Sans parler d'un trafic véritablement régulier, il permettait la circulation non seulement des marchandises, mais aussi des nouvelles, des idées (de nombreuses oasis hébergeaient des écoles renommées) et des langues (berbères, arabes, subsahariennes). Cette activité d'échange essentielle au sein des oasis est une petite activité, en termes de travail, de main-d'œuvre ou de connaissances partagées, par rapport aux travaux agricoles, mais son impact est essentiel

*Récolte manuelle des régimes de dattes dans un jardin de la palmeraie près de l'antique temple d'Amon. ʿĪsā travaille la faucille à la main, et s'aide d'une ceinture fabriquée en bourre de palmier. Oasis de Siwa (Égypte, désert Libyque), le 2 nov. 2014 (14h). Cliché Vincent Battesti*

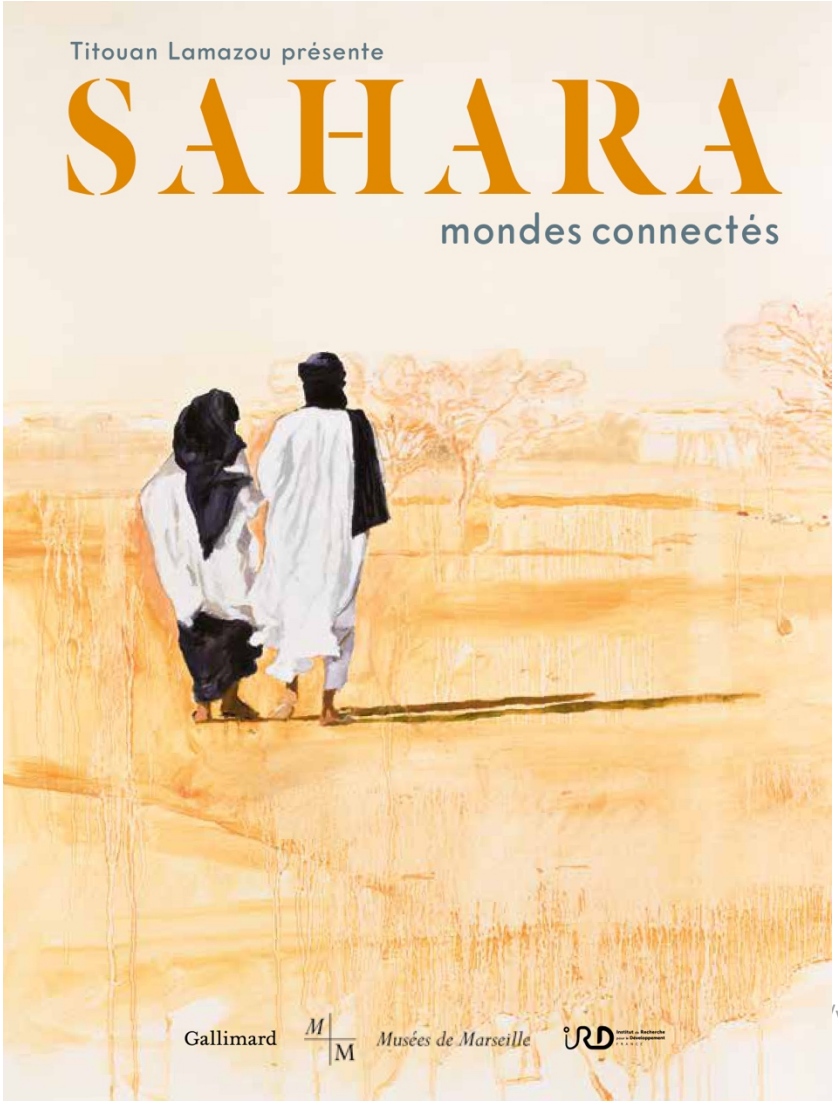
sur les économies insulaires sahariennes. C'est ce que l'on peut appeler le principe du « peu mais efficace ».

Cette intégration des oasis aux routes sahariennes explique et permet que ces espaces agricoles soient des systèmes en « surproduction » et en partie spécialisés. Ainsi et par exemple, la consommation locale des ménages est bien incapable d'absorber la production de dattes cultivées. Il s'agit rarement d'une simple agriculture familiale et son dessein d'exporter organise l'agrobiodiversité même des oasis. L'échange ou l'exportation d'une partie de sa production (dattes, céréales, etc.) est une articulation essentielle de

l'économie oasienne avec les caravaniers et les éventuelles populations pastorales. Les modalités changent, mais cette *raison d'être* oasienne demeure essentiellement identique.

Les oasis sont connectées à un réseau d'échange et leur écologie même – la majeure partie de leur biodiversité et sans doute l'intégralité de leur agrobiodiversité – sont tributaires de ce réseau. Par exemple, dans la vieille oasis antique de Siwa située dans le désert Libyque (aujourd'hui dans le nord-ouest de l'Égypte), à la croisée de vieilles pistes caravanières, la biodiversité du palmier dattier (*Phoenix dactylifera* L.), l'espèce clef de voûte des systèmes oasiens, semble bien être structurée par un projet d'économie d'exportation. Les deux variétés qui y sont très majoritairement cultivées sont complémentaires. La première produit des dattes dites « sa'idi », demi-molles, très appréciées des marchés urbains lointains (très sucrées, elle se conserve sous la forme d'une pâte dite '*agwa,* très prisée en confiserie). Elles sont transportées par des Bédouins qui préfèrent la seconde variété qui produit des dattes dites « alkak », sèches, qui se conservent des années dans des magasins enterrés dans le désert. Les deux variétés d'élites de Siwa ont les qualités de conservation requises, l'une pour être vendue à l'export, l'autre pour nourrir les convoyeurs. Une quizaine d'autres variétés, minoritaires, existent pour satisfaire les besoins locaux.

Les oasis sahariennes n'ont donc jamais été des territoires tout à fait isolés. Au contraire, leur situation de discontinuité physique, leur insularité, leur a permis une connexion particulière aux autres territoires habités, une connexion mesurée mais obligée et essentielle : les oasis étaient – et sont toujours pour la plupart – les nœuds sporadiques d'un réseau de circulation des hommes et leurs cortèges (autant biologique que culturel), qui s'étirent de proche en proche à l'échelle d'un continent. Un Sahara résolument connecté : des plantes, des animaux, des hommes et leurs savoirs et pratiques.






vbat.org